

## ***Coming of Age in Sainte-Enclave (juin 2000)***

Suzanne Robert

Volume 42, Number 4 (250), November 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32696ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Robert, S. (2000). *Coming of Age in Sainte-Enclave* (juin 2000). *Liberté*, 42(4), 93–99.

Hors les murs

## *Coming of Age in Sainte-Enclave*<sup>1</sup>

(juin 2000)

Suzanne Robert

*(...) la femme est adaptée aux besoins de l'ovule plutôt qu'à elle-même.*

*De la puberté à la ménopause elle est le siège d'une histoire qui se déroule en elle et qui ne la concerne pas personnellement.*

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*

Dans le cours de leurs études, lorsqu'ils passent de l'année scolaire du Secondaire II à celle du Secondaire III, les jeunes Enclaviens, garçons et filles, doivent quitter leur village, leur trop petite école ne pouvant plus désormais les accueillir. Avant de partir vers d'autres cieux, ils doivent se soumettre à un rite de passage : le gala des *meritas*. À l'instar de la remise des Oscars à Hollywood ou du gala Métro-stars à Montréal, le gala des *meritas* enclavien se déroule selon un programme précis : saynètes, chansons, concours oratoire du général Alcazar<sup>2</sup> où le gagnant reçoit cette année un chèque de 50 \$, remise du prix (25 \$) de la

<sup>1</sup> Pour parodier le *Coming of Age in Samoa* de Margaret Mead.

<sup>2</sup> Voir *liberté* n° 242, p. 103.

Caisse populaire Desjardins, de celui (10 \$) du Club de Chasse Panache et, finalement, de celui (un bon d'achat de 20 \$) de Sainte-Enclave-Motomarine Inc. Jadis, aux cérémonies de fin d'année, les étudiants recevaient des livres...

En ce mois de juin de l'an 2000, la salle bondée de parents et d'élèves a les yeux tournés vers la scène où des professeurs dévoués s'affairent à terminer l'installation de micros et de décors. Les lumières s'éteignent bientôt. Le silence s'établit. Le drame va commencer. Le pitoyable drame de l'adolescence des filles, mis en contraste par la lumineuse légèreté des garçons.

La voix d'une maîtresse de cérémonie annonce un duo : Nancy et Sandra vont interpréter l'un des succès du jour « On s'est aimés ». Le réflecteur perce un trou clair dans la scène opaque. Du point illuminé qui croît et devient une tache éblouissante surgissent deux petits visages, vieux déjà, blafards, perdus, deux visages de filles marqués par le mal-être et la défaite, deux masques de vaincues d'où s'échappe un filet de voix craintive marmonnant des mots longtemps incompréhensibles, puis finalement audibles, déchirants, déchirés. Le cercle lumineux grandit encore et dévoile deux grands corps qui se tiennent par la taille, l'un quasi décharné, l'autre costaud. Les deux corps portent un chandail trop court, et un pantalon qui craque aux genoux tant il épouse la chair de façon étanche ; ils sont perchés sur des chaussures d'aspect orthopédique aux hauts talons rectangulaires, blocs massifs comme les semelles des chaussures d'un scaphandrier ou comme celles des sandales que portaient les Japonaises de dynasties anciennes. Les géantes aux seins moulés terminent tristement leur plainte amoureuse, yeux baissés, mains crispées, mortes de peur, de honte, et bientôt s'évanouissent en même temps que la lumière qui les avait fait naître. Elles avaient peut-être treize ou quatorze ans, cet âge drainé de toute joie, vidé d'insouciance, cet âge dur parce qu'obligeant les enfants-filles à vivre dans ces corps-là, dans ces corps que la nature impose par les gènes, dans ces corps inconfortables et martyrisants auxquels il faut s'habituer. Il faut s'habituer au dégoût, au sang. Il leur faut admettre que ce corps fait partie de leur identité. Marche ou crève. Accepte ou meurs.

La scène s'éclaire violemment. Dix filles sortent des coulisses noires. Elles forment un demi-cercle. Une musique surgit (quelque chose des *Back Street Boys*, a mentionné la voix de l'invisible maîtresse de cérémonie) et les filles se mettent illico à exécuter une sorte de « danse en ligne » entrecoupée de figures de ballet-jazz. Leur poitrine débordante est engoncée dans un corsage trop court qui permet de voir des anneaux au nombril de certaines ; leurs jambes, longues et solides, bandées dans des pantalons collants, ressemblent à des jambons dodus. Toutes les danseuses semblent mal à l'aise dans ces vêtements révélateurs du sexe auquel elles appartiennent, sauf une ; de constitution plutôt enfantine, cette danseuse-là paraît plus jeune que les autres, non encore définie sexuellement, et donc non encore empêtrée dans les protubérances, les sécrétions, les porte-ceci et les soutiens-cela. Elle danse librement, souverainement, mais pour combien de temps encore...

À la danse des géantes succède une saynète jouée par des garçons. Le contraste surprend : chez eux en effet, malgré la timidité de certains et la maladresse des autres, aucune impression de disharmonie entre le niveau d'insatisfaction de leur existence et le corps sexué qu'ils habitent. Ce corps qui, chez les filles, est source de malheur, de morbidité, de répugnance, de fatalité, semble chez les garçons une réalité qui va de soi et ne pose pas problème.

On vous conçoit. Vous sortez du néant. Vous naissez fille. Vous n'avez rien demandé, et surtout pas de naître dans cette catégorie sexuelle, dans cette engeance physique et psychique. Si vous naissez fille en Occident, dans nos sociétés modernes et progressistes, vous avez le bonheur d'être très tôt candidate aux agressions sexuelles : au Québec, l'objet de 84 % de ces agressions est une petite fille. Plus tard, quand vous serez grande, peut-être aurez-vous le privilège de compter parmi les victimes de viols, d'inceste, ou parmi les femmes battues ou tuées par leur compagnon ? Si vous naissez fille ailleurs que dans ces sociétés évoluées, on vous excisera sans doute ou on vous fera subir une infibulation, ou vous voilera probablement, et vous pourrez vous attendre à ne jamais goûter à des relations humaines variées et

égalitaires. Mais que vous viviez ici ou ailleurs, une chose est certaine : si vous naissez fille, l'adolescence vous réservera les hautes joies qui n'épargnent aucune femelle humaine normale.

Apprendre subitement qu'on passera environ quarante ans de sa vie à subir à chaque mois l'épreuve de la « disgrâce », de la « sevitudo menstruelle<sup>3</sup> », a de quoi provoquer un choc dépressif aux conséquences durables, choc insoupçonné par les adultes qui, eux, ont pour la plupart déjà expédié ces questions dans le rayon de l'oubli grâce à un processus de rationalisation à toute épreuve. Au cours de l'histoire des femmes de l'espèce *Homo sapiens*, il y aurait eu abaissement de l'âge des premières menstruations ; de nos jours, il arrive de plus en plus fréquemment, en Occident du moins, que la puberté commence chez les petites filles de six ou sept ans, phénomène que certains attribuent aux transformations de l'environnement par des interventions humaines, notamment biochimiques, entre autres dans l'alimentation. Bien que, à l'annonce d'un avenir déjà mutilé, l'innocence de l'enfance des petites filles s'écroule d'un seul coup, il se trouve rarement dans leur entourage une personne qui prenne en considération la profonde, la silencieuse, la grave dépression des adolescentes condamnées aux menstrues, contre leur gré et à l'encontre de leurs espoirs comme un innocent est condamné au bagne ou aux travaux forcés, condamnées aux soutiens-gorge comme jadis aux corsets et aux gaines, condamnées aux serviettes sanitaires, aux examens gynécologiques, aux contraceptifs quotidiens. Et il se trouve des hommes pour affirmer avec une admiration feinte ou une fausse envie que : « Les femmes sont si proches de leur corps ! » Ne soyez pas idiots. Comment, à leur place, pourriez-vous faire autrement ?

De tout temps et dans tous les pays, les adolescentes n'ont bénéficié que d'un seul avantage sur le plan sexuel, soit : la secrète liberté de la masturbation. Margaret Mead raconte qu'aux îles Samoa, la masturbation féminine constituait une pratique courante et socialement considérée comme tout à fait normale

---

<sup>3</sup> Ces expressions sont de Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*. Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1981, n° 152, tome I, p. 337.

chez les filles dès l'âge de six ou sept ans<sup>4</sup>. En Occident, la masturbation a longtemps (sinon encore aujourd'hui) été reconnue comme l'apanage des garçons, célébrée comme preuve de virilité et officiellement interdite par les autorités religieuses. Parce qu'elles étaient des objets de désir passifs dotés d'attraits sexuels réservés au plaisir du sexe opposé, et non pas des sujets pouvant exercer activement et librement leur sexualité sur elles-mêmes, les filles n'ont jamais été inquiétées ou sermonnées à propos de ces pratiques<sup>5</sup>. Elles ont donc pu s'y adonner en toute quiétude. La masturbation, cette expression de la solitude androgyne des êtres et de leur propre complémentarité hermaphrodite, permet aux adolescentes de vivre sans avoir à faire face à l'autre et donc d'échapper à l'humiliation de la relation avec un représentant de l'autre sexe dont elles envient la liberté physiologique et sociale. Par son aspect d'indifférenciation des sexes, la masturbation a permis à nombre d'adolescentes, honteuses de leur corps violenté par des transformations indésirables et contraignantes, de survivre en conservant en elles-mêmes une source d'énergie, de vitalité, de régénération et de consolation ; elle a assuré un équilibre précaire à plusieurs petites filles en colère contre leur sort sexuel, parfois tentées par l'autodestruction sous toutes ses formes ou dévorées par une violence invouable parce que non reconnue socialement chez les filles, violence contre le monde tel qu'il est, contre la vie telle qu'elle les a fait naître, contre les géniteurs et, surtout, contre elles-mêmes, contre cette image d'elles-mêmes qui ne correspondait pas à ce qu'elles souhaitaient pour l'immensité indéterminée de leur avenir. L'« égophobie » charrie une violence brutale qu'on refuse aux filles sous prétexte que la brutalité ne fait pas partie de leur « nature ». On les confine ainsi au silence, à la passivité et à l'aliénation.

*Contre tout affront, toute tentative pour le réduire en objet, le mâle a le recours de frapper, de s'exposer aux coups : il ne se laisse pas transcender par autrui, il se retrouve au cœur de sa subjectivité. La violence est*

<sup>4</sup> *Coming of Age in Samoa. A psychological study of primitive youth for western civilization.* New York : Dell Publishing, 1968. n° 1465, p. 107 et 209.

<sup>5</sup> Les dictionnaires attribuent la pratique de l'« onanisme » aux hommes seulement.

*l'épreuve authentique de l'adhésion de chacun à soi-même, à ses passions, à sa propre volonté ; la refuser radicalement, c'est se refuser toute vérité objective, c'est s'enfermer dans une subjectivité abstraite ; une colère, une révolte qui ne passent pas dans les muscles demeurent imaginaires. C'est une terrible frustration que de ne pas pouvoir inscrire les mouvements de son cœur sur la face de la terre.*<sup>6</sup>

La « féminité », cette chape de plomb qui tout à coup jette son ombre sur l'enfance et tombe sur l'adolescence comme un couperet de guillotine, paralyse sa victime, lui interdit toute réaction de colère, de rage, tue ses ambitions premières et la garde dans une léthargie dont il faut souvent toute une vie pour s'échapper.

Le gala des *meritas* se déroulait toujours dans la salle de l'école secondaire de Sainte-Enclave-des-Lacs. La saynète des garçons s'acheva sur des rires et des cris, après quoi on annonça le concours oratoire du général Alcazar. Alors que l'invisible maîtresse de cérémonie présentait la première candidate, une jeune oratrice de treize ans prénommée Audrey, je vis entrer sur la scène une fille plantureuse, dont le corps pulpeux et bien développé aurait facilement pu faire croire qu'elle était âgée d'au moins vingt-cinq ans, et qui s'avancait dans la lumière des réflecteurs avec un visage effrayé. Pendant que derrière moi une femme confiait à une autre : « Audrey, c'est ma fille ! Elle est "grande fille" depuis trois ans déjà ! », la jeune oratrice fondit en larmes et s'enfuit vers les coulisses. J'ai quitté la salle à ce moment précis pour ne plus voir ces corps gonflés d'hormones et ces regards de petites filles désespérées ; la seule expression « elle est grande fille » avait suffi à me donner la nausée. Je suis sortie dans l'odeur des montagnes de juin, dans la nuit chavirée d'étoiles, dans ce qu'il y a de vivant au-delà de l'esclavage.

Margaret Mead soutient que les fillettes de Samoa, contrairement à celles d'Occident, ne traversent pas l'adolescence comme une épreuve parce que les Samoans forment une société homogène dénuée de conflits de générations, où le temps se déroule

<sup>6</sup> Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 375.

pour les êtres et les choses comme un lent processus de maturation, où les enfants grandissent dans de grandes maisonnées hétérogènes dans lesquelles les parents se fondent et restent difficilement repérables, où ces mêmes enfants ne se trouvent jamais placés devant des dilemmes créés par des attentes parentales et vivent au rythme des naissances et des morts dont ils voient tout et dont on ne cherche pas à leur cacher quoi que ce soit, et où tous les aspects de la culture favorisent le fait de ne pas nourrir d'espairs particuliers, de ne s'attacher profondément à personne, de subir les défaites avec sourires et détachement. Margaret Mead attribue à une « culture de la superficialité » le fait que les Samoans traversent la vie sans trop de heurts.

*Bien que l'on puisse déplorer une telle attitude et être d'avis qu'aucune personnalité importante ou aucun grand art ne peut naître dans une société si superficielle, il faut bien admettre qu'elle fournit une excellente recette pour le développement indolore des petites filles, de l'enfance à l'âge adulte<sup>7</sup>.*

Cultiver l'absence d'espoir, le détachement et la légèreté, est-ce bien là la solution pour les petites Enclaviennes ? Certes non. Il y manque tout le reste. Et le reste ne viendra jamais.

La Narratrice

---

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 147 : "And however much we may deplore such an attitude and feel that important personalities and great art are not born in so shallow a society, we must recognise that here is a strong factor in the painless development from childhood to womanhood."